

# Les harmoniques du Web : espaces d'inscription et mémoire des pratiques

Yves JEANNERET<sup>1</sup>

L'article discute la relation qui peut unir deux processus, d'une part le développement des innovations dans les formes médiatiques et d'autre part la genèse sociale d'éléments de mémoire partagée. En effet, les médias ont la propriété de marier les espaces, ceux de la pratique, de la communication, de l'inscription, de la projection imaginaire. La nature de ces processus est située dans le temps long pour aborder les transformations majeures qui sont liées aux médias informatisés contemporains.

**MOTS-CLÉS : ESPACE, INSCRIPTION, MÉDIA, MÉMOIRE, MÉTAPHORE, TRACE, USAGE.**

The harmonics of the Web : spaces, inscriptions and memories

The paper discusses the relationship uniting two processes : the development of innovations in forms of media and the social genesis of materials for socially shared memories. The media have the power to merge areas of practice, communication, writing, and imagination. These processes are long-term in nature as major transformations linked to contemporary computerized media must be accommodated.

**KEY WORDS : SPACE, INSCRIPTION, MEDIA, MEMORY, METAPHOR, TRACE, USE.**

---

<sup>1</sup> Yves Jeanneret est Professeur en Sciences de l'Information et Communication à l'Université Paris-Sorbonne (Celsa), GRIPIC EA 1498.

## Introduction

Je voudrais suggérer que si l'on souhaite décrire les relations entre espace et mémoire sur l'Internet, il est utile de passer par une réflexion plus fondamentale sur la part que prend l'innovation médiatique dans la genèse d'une mémoire partagée. Ou plus exactement de ressources mémorielles partageables : cette correction, ce repentir sont primordiaux. En effet, même si l'histoire des réseaux n'a cessé de réitérer l'annonce d'un nouvel espace, des « routes de la pensée » du XIX<sup>e</sup> siècle au « cyberspace » contemporain, l'innovation met en jeu la pluralité de nos espaces : espace fréquenté, espace de communication, espace de projection imaginaire, espace d'inscription et d'enregistrement. Quant à la mémoire, c'est la notion polysémique par excellence, qu'il s'agisse d'étendre la catégorie de la psychologie individuelle vers le « corps » social (Namer, 2000) ou d'attribuer une teneur cognitive à des objets textuels (Schuerewegen, 1999) et iconiques (Souchier, 2007). C'est pourquoi le détour par le temps long et les espaces hétérogènes de la culture est indispensable pour décrire les effets de fulgurance contemporains.

L'article discute la relation qui peut unir deux processus, d'une part le développement des innovations dans les formes médiatiques et d'autre part la genèse sociale d'éléments de mémoire partagée. En effet, les médias ont la propriété de marier les espaces, ceux de la pratique, de la communication, de l'inscription, de la projection imaginaire. La nature de ces processus est située dans le temps long pour aborder les transformations majeures qui sont liées aux médias informatisés contemporains.

## 1 Des questions qui viennent de loin

L'une des pistes qu'on peut retenir consiste à arracher le cyberspace à son autoréférence, c'est-à-dire à dialectiser les notions d'espace et de mémoire par quelques concepts autres.

### Des outils de mémoire ?

Le rapport entre inscription et mémoire est au centre de la critique adressée par Platon aux admirateurs de l'écriture. Je rappelle l'argument du Phèdre<sup>2</sup> : il ne faut pas attendre de l'écrit qu'il fasse en lui-même mémoire. En confiant à l'extériorité la conservation de la pensée, les hommes courent le risque de s'aliéner. Sans discuter ici ce texte, je souligne que le problème pour Platon n'est pas l'existence de l'écriture, mais l'assimilation du document à la pensée, qui exige l'investissement humain.

---

<sup>2</sup> Il s'agit en fait d'un propos attribué aux dieux égyptiens dans le cadre d'un mythe, lui-même évoqué dans le dialogue par le personnage de Socrate.

En d'autres termes, il n'y a pas de technologies intellectuelles mais seulement des technologies de l'intellect<sup>3</sup>. L'itinéraire de Jack Goody, théoricien du rapport entre communication et mémoire, éclaire cette question. Lettré formé à Cambridge, il connut pendant la guerre une expérience pénible mais structurante. Fuyant les fascistes dans les Abruzzes, il fut confronté à un monde sans livre ni écrit, qui fut à l'origine de sa vocation d'anthropologue (Goody, 2004). Le programme anthropologique consistait alors à collecter les « mythes » des sociétés extra-européennes, ce que Goody fit en fixant la version standard d'un récit d'initiation ghanéen, le Bagré. Il ne devait pas tarder à reconsidérer cette entreprise : en croyant transcrire, il avait inventé une réalité étrangère à la société qu'il prétendait comprendre, le texte. De ce retour critique est issue son interrogation sur les pouvoirs de l'écriture et ses rapports avec la mémoire. Ce n'est pas parce qu'elle serait mémoire, mais parce qu'elle conditionne le déploiement de la mémoire, que l'écriture est structurante. Pour Goody, l'existence et l'absence de l'écriture définissent des économies différentes de la trivialité : non seulement les objets ne sont pas transmis de la même manière, mais ces objets eux-mêmes sont d'une autre nature (Goody, 2007).

### Espaces de pratique, espaces d'inscription

Dans cette histoire, la relation entre communication, inscription et localité joue un rôle déterminant. En réalisant une transcription, l'anthropologue est intervenu dans l'économie symbolique de la société qu'il entendait observer : non parce que les LoDagaa, à la manière des lettrés de Cambridge, auraient une révérence pour le livre, mais parce que la parole des anciens devenait accessible. « *La première version transcrite est investie de l'autorité des ancêtres qui l'ont récitée, faisant naître l'idée d'une version orthodoxe dont les autres se sont éloignées* » (Goody, 2007 : 77). C'est une économie nouvelle de la trivialité qu'à son insu véhicule l'anthropologue.

Le Bagré change alors de nom : Goody ne le nomme plus « mythe » mais « récitation ». Lors de sa première enquête (Goody, 1972), il s'était employé à fixer un récit ; dans la seconde (Goody et Gandah, 1982), il analysera, avec l'aide d'un partenaire initié, les variations d'une pratique tribulaire du lieu et du temps dans lesquels elle s'élabore. En lieu et place du mythe et du rituel, on a un composite de pratiques, d'objets et de signes : on récite dans la maison du chef, dans une clairière, au bat-tage du malt. Il appartient au collectif de réactiver la tradition.

Dans les sociétés qui connaissent la littératie, la relation entre espace physique et espace mental (Chevalier et Juanals, 2007) ne se règle pas comme dans les sociétés sans écriture, parce que l'objet écrit impose la présence d'un tiers espace, il soumet l'espace-temps à une discipline du lisible (Béguin-Verbrugge, 2006). Cela ne signifie pas que la fixité de l'inscription entraîne celle des catégories culturelles ; car,

---

<sup>3</sup> Cf. Goody, 2007 : 193-216. Goody regrette la traduction française de « technologies of intellect » (entretien particulier, juin 2004). L'expression « technologie intellectuelle » est de Stéphane Mallarmé.

en même temps que l'inscription stabilise les énoncés, elle permet de les mettre à distance. « *En rendant possible l'examen successif d'un ensemble de messages étalé sur une période beaucoup plus longue, l'écriture favorisa à la fois l'esprit critique et l'art du commentaire d'une part, l'esprit d'orthodoxie et le respect du livre d'autre part.* » (Goody, 1979 : 87). Inversement, en régime d'oralité, la mémoire n'est pas prisonnière de l'esprit individuel, comme le suggère l'adage *Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle*. La mémoire sociale fait l'objet d'une récréation collective à laquelle la multiplicité des lieux et des moments est indispensable. « *Une culture orale n'est pas contenue comme un ensemble dans l'espace mémoriel de tout un chacun [...] Des individus différents conservent des fragments de culture. Dotés d'une mémoire partielle, ils s'aident les uns les autres à reconstituer ce qu'il faut faire à un mariage, à un enterrement ou à une récitation du Bagré et, ce faisant, ils recréent de nouveau des événements culturels* » (Goody, 2007 : 77).

### **Média et discontinuité de l'expérience**

On en vient nécessairement à interroger la notion de mémoire elle-même. Le processus de patrimonialisation (Davallon, 2006) offre une entrée éclairante dans cette question. Le patrimoine a affaire au passé, mais il n'est réductible ni à la mémoire ni à l'historicité (p. 98-114). Le besoin de patrimonialiser les objets se manifeste lorsque ces derniers cessent de baigner dans un univers de mémoire partagée. Parce qu'il est devenu opaque, l'objet patrimonial va pouvoir soutenir l'effort délibéré de médiation des pratiques oubliées. Le patrimoine ne relève ni de l'imprégnation culturelle, dans laquelle il est inutile, ni du travail historique, qui ne le rend pas socialement pertinent. Il rend présent, dans le présent, une figuration du passé. La communication patrimoniale est la figure radicale d'une réalité plus fondamentale. La communication culturelle suppose la discontinuité. Malgré le rêve souvent caressé par la télécommunication depuis Estaunié, celui de transmettre la pensée à distance, nous ne sommes jamais confrontés à l'intention des autres, mais seulement aux productions par lesquelles ils nous la manifestent (Davallon et Jeanneret, 2006). L'inscription intervient donc comme une médiation dans le partage des catégories culturelles, selon des économies qui varient dans le temps et dans l'espace. La création des médias éducatifs et culturels est indissociable des formes de l'institution (Moeglin, 2005). L'écriture n'est ni une mémoire ni un ordre implacable : complexe de pratiques, d'objets et de langages, elle s'interpose entre les hommes et conditionne leur propre travail pour produire du commun. Inscrire une représentation des pratiques n'est jamais neutre : c'est trier entre ce qui mérite d'être consigné et ce qui ne le sera pas et créer des formes qui anticipent les pratiques futures (de Certeau, 1990). Le terme de « programme » (écrire à l'avance) souligne l'importance de cette économie, et le fait qu'elle soit actuellement au travail dans les médias informatisés.

## 2 L'historicité contemporaine des espaces mémoriaux

Une fois ces repères posés, peut-on dégager des pistes pour analyser la dialectique historique qui associe espaces de l'inscription et mémoire des pratiques ?

### Métaphores et métaformes dans les médias informatisés

Le cadre théorique succinct exposé plus haut invite à analyser avant tout le rôle que joue le transfert des formes médiatiques dans ce que j'ai nommé jusqu'ici par approximation une « inscription ». Il s'agit d'un travail à la fois matériel et formel sur les configurations médiatiques. Avec les médias informatisés, la question acquiert une complexité particulière, sans pour autant changer totalement de nature.

Un certain nombre de traits techniques présents dans l'univers des médias informatisés suggèrent le sentiment d'immatérialité. Les signes se dissocient de leur support et les unités documentaires cessent d'être tangibles<sup>4</sup>. Pourtant, la façon dont les objets sont rendus manipulables, le type de support sur lesquels ils apparaissent, les postures qu'ils imposent aux usagers sont déterminants.

Mais il faut ajouter une dimension de complexité supplémentaire. Il est vite apparu une tension dans l'écriture informatique, entre la volonté de créer des objets inouïs, capables d'engendrer des situations de communication inédites, et le projet de récupérer, assimiler et simuler toutes les formes médiatiques existant dans la société, en d'autres termes entre l'affirmation d'une opérativité spécifique et la prétention à optimiser toutes les opérativités médiatiques passées (Jeanneret, 2009). En effet, le code informatique n'est pas manipulable et interprétable par les usagers ordinaires : l'innovation informatique conjugue donc un double mouvement, réduction des formes de l'expression à des formalismes unifiés, mimétisme des formes sensibles de la représentation.

C'est pourquoi la matérialité des dispositifs se double d'une matérialité en trompe-l'œil qui rend crédible la communication pratiquée (Jeanneret, 1999) : visiter des lieux, saisir des onglets, manipuler des boutons. Ces métaphores qui affectent le média et l'énonciation prennent le statut de méta-formes (Jeanneret et Labelle, 2004) organisant la relation médiatique elle-même. Le webdesign a donné une ampleur considérable à cette mise en abyme de formes médiatiques, en exploitant tout le potentiel symbolique que suppose la parenté des matières et des formes avec des régimes divers et des temps multiples de la culture médiatique (Pignier et Drouillat, 2008). Il s'agit d'une ingénierie citationnelle qui, à travers la convocation d'espaces reconnaissables, crée une relation énonciative d'une nature et d'une saveur particulières et confère une dimension connotative à l'éthos médiatique lui-même. Les figures de la page (Souchier, 1999), du carrousel (Pignier et Drouillat, 2008 : 70-75) de l'antho-

---

4 L'arrivée des derniers dispositifs mobiles introduit un nouveau travail sur le tangible.

logie (Doueïhi, 2008) ou du tissage (Rojas, 2009 : 228-243) évoquent, par-delà telle propriété technique, tout un univers culturel. Dans leur effort pour pérenniser les êtres culturels, les médias informatisés rencontrent la mémoire sociale des formes médiatiques : ils configurent le futur au passé composé.

On peut prendre l'exemple de l'objet « carte », forme triviale par excellence qui connaît un succès citationnel sans précédent sur le Web. Je m'appuierai sur un travail de recherche réalisé par les étudiants de master de l'Université d'Avignon, qui ont exploré les types d'usages de la forme « carte » sur l'Internet<sup>5</sup>. Il s'agit de la confrontation entre plusieurs espaces.

Dans la diversité de ces productions, la forme cartographique et ses caractères phénoménologiques (point de vue, effets de spatialisation, jeu des tracés) priment sur les contextes d'emploi, au point qu'on peut parler d'une sorte de « topos cartographique », capable de s'intégrer à des contextes d'usage et à des constructions intellectuelles variées. Cette grammaire graphique se dissémine grâce à des logiciels dont les propriétés sont formelles plus que sémantiques, aux multiples sites de projet et de « pédagogie » cartographiques et à l'attribution des désignations (cartographie, mapping, atlas) à des objets de nature très diverse.

On a donc affaire à des productions de nature très hétérogène, dont la plupart ne correspondent pas aux propriétés attendues des cartographes (tableaux, graphes, diagrammes, etc.). Ce qui unit ces productions, c'est la vue zénithale<sup>6</sup>, ou plus généralement orthogonale, appliquée à des objets divers sortant du domaine topographique pour s'engager du côté du social, de l'éthique, du cognitif.

Cette dissémination de l'objet carte attribue à la carte une vertu de révélation de réalités sociales, politiques, idéologiques, au prix d'une dilution radicale de la notion.

### **Traces, usages, médiations éditoriales et inscriptions**

Tracer, traquer : la notion de trace, fréquemment invoquée dans la relation entre technologies et mémoire, est particulièrement active dans le développement actuel de l'Internet. Les techniques de l'inscription pérennisent sous forme matérielle des êtres qui existent à l'état diffus. Elles les rendent disponibles pour des usages renouvelés, tout en leur conférant visibilité et normativité.

<sup>5</sup> Je remercie Amélie Amblard, Agnès Azaïs, Margot Boyer, Jessica Cendoya, Marine Delaporte, Anaïs Deschaux-Beaume, Isabelle Duplan, Amélie Fréné, Stéphane Huet, Sonia Khiter, Olivier Robichon.

<sup>6</sup> Pour une analyse plus précise des « schèmes organisateurs » mobilisés par ces constructions, cf. (Flon et Jeanneret, à paraître a).

Le terme de « trace » sollicite fortement l'iconicité de la langue : il évoque un concept par une image. Mais il suggère la réduction des faits symboliques à une opération physique<sup>7</sup>. La tradition est ancienne : dans une certaine psychologie, depuis la cire d'Aristote, notre esprit est censé garder l'empreinte de nos pensées (Parret, 2004) ; dans une certaine sociologie, les discours sont censés trahir les intérêts qui les ont fait naître.

Pour indiquer des directions de réflexion actuelles, j'évoquerai une recherche collective en cours : il s'agit d'étudier les traces d'usage des lieux rendues accessibles par les sites Internet dits « collaboratifs »<sup>8</sup>. Si l'on affirme que ces sites portent des « traces » des usages touristiques, on peut entendre cette notion dans un sens purement causal. À la manière du « reflet » cher aux marxistes, la trace donnerait accès aux pratiques par les marques. En termes sémiotiques plus rigoureux, parler de traces d'une pratique à propos d'un texte, c'est traiter les signes qu'il contient comme des indices. Mais s'il est relativement aisé d'identifier des indices dans les situations de contact comme la girouette qui tourne au vent, la notion s'avère incertaine en ce qui concerne les dispositifs médiatiques (Jeanneret, 2006). Le rapport naturel entre le signe et l'objet n'est pas seulement en l'occurrence insaisissable : comme le processus est communicationnel et non simplement physique, tout signe fait toujours l'objet d'une construction pour un public, ce qui interdit de le considérer comme un pur indice de quoi que ce soit.

En somme, même si l'acte semble s'enregistrer, cette empreinte n'est pas aussi immédiate qu'il paraît. Un site de voyage ne porte pas la trace d'une randonnée comme le chemin porte la trace des randonneurs. Pour que l'expérience du voyageur soit présente sur le site, elle doit avoir fait l'objet d'un acte d'*inscription*, réalisé par son auteur ou par une autre personne, ou encore engendré par un dispositif d'enregistrement automatique. Ces procédures sont très différentes, mais elles ont en commun de se matérialiser, pour un public, en un objet visuel prenant la forme d'un *tracé* interprétable dans le cadre d'une culture écrite donnée. C'est en effet la transformation de l'indice en inscription, puis de l'inscription en tracé – c'est-à-dire le passage graduel du monde de la causalité à celui de l'expression mais aussi, par la même, de la conséquence naturelle à la mémoire sociale – qui rend possible une lecture par les uns de ce que font les autres.

---

7 Pour une analyse plus précise de cette question (Jeanneret, à paraître).

8 Il s'agit du programme de recherche ANR « Traces d'usage et médiations éditoriales dans les grands corpus du web » (Tramedweb) dirigé par Jean Davallon et associant des équipes du Laboratoire Culture et communication (Avignon), du MoDyco (Paris 10), du Gripic (Celsa, Paris 4), de Geriico (Lille 3) et du LTCI (Telecom Paristech). Les analyses présentées ici reposent particulièrement sur l'étude menée avec Émilie Flon de la relation entre pratiques d'écriture et pratique de lieux. À paraître sous le titre *L'économie des écritures sur le Web* (Jean Davallon, Dir.), Hermès science publication.

S'il existe bien une médiation des traces d'usage, celle-ci repose sur une construction communicationnelle mettant à profit les capacités techniques du média et les langages que ce dernier permet de développer (Davallon, Noël-Cadet, Brochu, 2003)<sup>9</sup>. Cette médiation sollicite l'activité des usagers, ceux qui produisent une représentation de leurs propres pratiques comme ceux qui accèdent par le biais du média à une connaissance des pratiques des autres. Cette médiation complexe relie des usages effectués à des usages anticipés. Mais il ne s'agit pas d'un simple enregistrement. Pour être communiqué, l'usage doit être intégré aux propriétés du média, selon une modalité de représentation (sémiotique) et de manipulation (opérateur), et il prend sens associé à des scénarios de pratiques susceptibles de s'articuler à des programmes d'activité socialement définis.

Les dernières recherches en cours montrent combien est riche et complexe cette construction médiatique, qui conduit à des rôles multiples dans l'écriture, à des formes documentaires variées, à des positions d'énonciation structurées et surtout à des figures puissantes de la pratique et de l'identité (Flon, Davallon, Jeanneret, Tardy, 2009). Le travail éditorial sur la forme écrite et l'ingénierie de l'image, qui définissent la dimension symbolique des outils (Souchier, 2004), interviennent comme une médiation structurante dans la relation entre les pratiques historiques, leur représentation et leur mise en circulation.

On peut donner en exemple l'une des conclusions importantes et originales qui se dessinent dans cette recherche en cours, à propos des rapports entre pratiques d'écriture et pratiques de lieux<sup>10</sup>. On pourrait penser que les sites de tourisme se revendiquant de l'Internet « participatif » proposent, sur la base des usages « amateurs », des scénarios de pratique très concrets. Les choses sont sensiblement différentes, précisément parce que l'espace de l'inscription impose sa présence dans la relation entre les acteurs et les lieux. L'intégration des documents aux scénarios d'usage des lieux y est beaucoup moins forte que dans le cas du guide qui, tenu en main, est entièrement conçu pour s'intégrer à des programmes de visite dont on a vu combien ils peuvent être directifs. Tout au contraire, les sites évoquent le plus souvent les pratiques de façon très diffuse, allusive, et selon des formes documentaires qui privilégient un discours dictionnaire ou narratif. L'une des raisons de ce paradoxe tient précisément à un conflit entre les espaces d'écriture, avec leur appareil documentaire, et les espaces vécus, avec leur nécessaire singularité. L'ampleur du dispositif d'écriture, qui prétend couvrir comme une immense carte tous les savoirs sur tous les lieux, ne peut pas ne pas absenter l'espace singulier des pratiques, dont il entend pourtant rendre compte exhaustivement.

9 Cette recherche est issue du programme « Lire, écrire, récrire : médias informatisés et pratiques de communication » développé dans le cadre de l'appel d'offres « Écrits et réseaux » (BPI, Direction du Livre et de la Lecture), dirigé par Jean Davallon, Marie Després-Lonnet, Yves Jeanneret, Joëlle Le Marec et Emmanuël Souchier, avec la participation de chercheurs de Paris 4, Lille 3, ENS-LSH Lyon, ENST et Université d'Avignon.

10 Analyse à paraître (Flon et Jeanneret, à paraître b).



## RÉFÉRENCES

- Béguin-Verbrugge, A. (2006). *Images en texte, images du texte : dispositifs graphiques et communication écrite*. Villeneuve d'Ascq : Presses du Septentrion.
- Chevalier, Y. et Juanals, B. (2007) [Dir.] *Espaces physiques, espaces mentaux : identités et échanges*. Villeneuve d'Ascq : Éditions de l'Université Lille 3.
- Davallon, J. (2006). *Le don du patrimoine : une approche communicationnelle de la patrimonialisation*. Paris : Hermès-Lavoisier.
- Davallon, J. (Dir.). (À paraître). *L'économie des écritures sur le Web*. Paris : Hermès-Lavoisier.
- Davallon, J., Noël-Cadet, N. et Brochu, D. (2003). L'usage dans le texte : les «traces d'usage» du site Gallica, dans *Lire, écrire, récrire : objets, signes et pratiques des médias informatisés*, sous la direction de Souchier, E., Jeanneret, Y. et Le Marec, J. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information. p. 45-90.
- Davallon, J. et Jeanneret, Y. (2006). The Discontinuities of Communication Links, in *Culture and Communication* sous la direction de Gottesdiener, H. et Vilatte, J.C., Actes du 19<sup>e</sup> Congrès de l'International Association of Empirical Aesthetics, 29 août au 1<sup>er</sup> sept. 2006, Avignon.
- Certeau [de], M. (1990 [1980]). L'économie scripturaire, dans *L'invention du quotidien. 1 Arts de faire*. Paris : Gallimard. p. 195-224.
- Doueïhi, M. (2008). *La grande conversion numérique*. Paris : Seuil.
- Flon, É., Davallon, J., Tardy, C. et Jeanneret, Y. (2009). Traces d'écriture, traces de pratiques, traces d'identités, in *Rétrospective et perspective 1989-2009 : Hypertexte-hypermédias, produits et méthodes*, sous la direction de Saleh I., Leleu-Merviel, S., Jeanneret et Y., Massou, L. Paris : Hermès-Lavoisier. p. 181-191.
- Flon, É. et Jeanneret, Y. (à paraître a). La notion de schéma organisateur, un outil d'analyse sémiogrammatique des écrits d'écran, *RIHM*.
- Flon, É. et Jeanneret, Y. (à paraître b). Les modes de présence des lieux et de leurs pratiques dans les sites de voyage, dans *L'économie des écritures sur le web*, sous la direction de Davallon, J. Paris : Hermès-Lavoisier.
- Fontanille, J. (2005). Signes, textes, objets, situations et formes de vie : les niveaux de pertinence sémiotique, dans *Les objets du quotidien*, sous la direction de Fontanille, J. et Zinna, A. Limoges : Pulim. p. 192-203.
- Goody, J. (1972). *The Myth of the Bagre*. Oxford : Clarendon Press.
- Goody, J. (1979 [1977]). *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*. Paris : Minuit.
- Goody, J. (2004). *Au-delà des murs*. Marseille : Parenthèses.
- Goody, J. (2007 [1989-2007]). *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*. Paris : La dispute.
- Goody, J. et Gandah Suokol (1982). *Une récitation du Bagré*. Paris : Armand Colin.
- Jacob, C. (1992) *L'empire des cartes : approche historique de la cartographie à travers l'histoire*. Paris : Albin Michel.
- Jeanneret, Y. (1999). Matérialités de l'immatériel : vers une sémiotique du multimédia, dans *Text and Visuality*, sous la direction de in Heusser, M., Hannoosh, M., Hoek, L., Schoell-Glass, Ch. et Scott, D. Amsterdam : Rodopi. p. 249-257.
- Jeanneret, Y. (2006). Désigner, entre sémiotique et logistique, in *Indice, index, indexation* sous la direction de Timimi, I. et Kovacs, S. Paris : ADBS éditions. p. 17-36.
- Jeanneret, Y. (2008). *Penser la trivialité – 1 La vie triviale des êtres culturels*. Paris : Hermès-Lavoisier.
- Jeanneret, Y. (2009 ). L'insaisissable opérativité des médias informatisés : ingénierie médiatique, prétention sémiotique et industrie de la trivialité, in *De l'expérience multimédia : usages et pratiques culturelles*, sous la direction de Pignier, N. Paris : Hermès-Lavoisier. p. 47-60.
- Jeanneret, Y. (à paraître). Complexité de la notion de trace : de la traque au tracé, in *L'homme-trace*, sous la direction de Galinon-Méléneç, B., CNRS éditions.
- Jeanneret, Y. et Labelle, S. (2004). Le texte de réseau comme méta-forme. In Colloque *Culture, savoirs, supports, médiations : le texte n'est-il qu'une métaphore ?* Université de Thessalonique, avril 2004. Actes en ligne : halma.recherche.univ-lille3.fr/Seminaireavril2004/Jeanneret.pdf.
- Laboulais, I. (Dir.) (2008). *Les usages des cartes : XVII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècle*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg.
- Moeglin, P. (2005). *Outils et médias éducatifs : une approche communicationnelle*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Namer, G. (2000). *Halbwachs et la mémoire sociale*. Paris : L'Harmattan.

Parret, H. (2004). Vestige, archive et trace : présences du temps passé, *Protée*, n° 32 p. 37-53.

Pignier, N. et Drouillat, B. (2008). *Le webdesign : sociale expérience des interfaces Web*. Paris : Hermès-Lavoisier.

Pignier, N. (Dir.) (2009). *De l'expérience multimédia : usages et pratiques culturelles*. Paris : Hermès-Lavoisier.

Rojas, E. (2008). New Figures of Web Textualities : From Semio-technical Forms toward a social approach of Digital Practices, *Archival science*, n° 8 p. 227-246.

Schuerewegen, F. (Dir.) (1999). *Mnémotechnologies : texte et mémoire*, in *Texte* n°s 25-26.

Souchier, E. (1999). Histoire de pages et pages d'histoire, dans *L'aventure des écritures : la page*, sous la direction de in Zali, A. Paris : Éditions de la BNF. 18-55.

Souchier, E. (2004). Lorsque les outils cristallisent la mémoire des outils, des médias et des pratiques, in *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, sous la direction de Salaün, J.M. et Vandendorpe, Ch. Lyon : Presses de l'ENSSIB.

Souchier, E. (Dir.) (2007). *Image et mémoire*, actes du colloque *lcône-image*, Obsidiane.